

LA PAIX²

OU

L'HEUREUX RETOUR,

Vaudeville en un acte.

Par MM. ^K BELLE aîné, et P. LEDOUX;

Musique arrangée par M. LEBLANC; Divertissement
de la composition de M. HULLIN de l'Académie
Impériale de Musique.

*Représenté, pour la première fois, sur le
Théâtre de la Gaité, le 8 Août 1807.*

A PARIS,

De l'Imprimerie de PELLETIER, rue du Petit-Lion, n.º 9;
près celle St.-Denis.

M. DCCC. VII. Digitized by Google

PERSONNAGES.

Acteurs : MM.

MATHURIN, père de Juliette. Ferdinand.

GASPARD, vieux magister. Pascal.

JULIEN, sergent, arrivant de la Grande Armée. Perroud.

LAVALEUR, ami de Julien. Duménis.

BLAISOT, jeune paysan. Camel.

JULIETTE, amante de Julien. M. de D'herbouville.

VILLAGEOIS parlant.

Soldats.

Villageois.

Villageoises.



La Scène se passe dans un Village.

LA PAIX

OU

L'HEUREUX RETOUR;

Vaudeville en un acte.

Le Théâtre représente un Carrefour ; à droite et à gauche du spectateur sont deux portes ; l'une d'elles , à gauche , est celle de Mathurin.

SCENE PREMIERE.

MATHURIN, seul. (*Il sort de chez lui , en courant , et tient une lettre à la main*).

Ah ! la bonne nouvelle ! il faut morguienne que je l'apprenions à tout le village.

Air : malgré moi le sentiment.

Il faut , il faut promptement
Annoncer cette nouvelle ;
Ils seront surpris vraiment :
Pour nous quel contentement !
Pan , pan , pan , pan , pan , pan ,
L'plaisir me trouble ! la cervelle !
Pan , pan , pan , pan , pan , pan ,
Venez , sans perdre un moment.

Quelques Villageois paraissent.

Mais , attendez cependant
Que j'aie appelé gros Pierre ,
La mère Bobie et Jean ,
C'est l'affaire d'un instant ;
Pan , pan , pan , pan , pan ,
Vous s'rez tous contens , j'espère !
Pan , pan , pan , pan , pan ,
Venez , venez promptement.

SCENE II.

MATHURIN, les Villageois.
LES VILLAGEOIS.

Air : eh ! gai , gai , gai mon officier.

Voisin , voisin , nous voilà tous ,
Qu'avez-vous à nous dire ?
Voisin , voisin , nous voilà tous ,
De grâce , expliquez-vous !

(4)

MATHURIN.

Je vais tous vous surprendre,

Les Villageois.

Que savez-vous donc ?

MATHURIN.

Paix !

L'premier j'viens vous apprendre

Que nous avons la paix.

Les Villageois.

La paix ! la paix ! nous trompez-vous ?

MATHURIN.

Sachez qu'elle est signée.

Les Villageois.

La paix ! la paix ! amis pour nous !

Que ce présent est doux !

MATHURIN.

De notre destinée

Montrons-nous satisfaits :

Consacrons la journée

A célébrer la paix.

Les Villageois, MATHURIN.

Chantons, buvons tous en l'honneur

Du Héros qui la donne,

Chantons, buvons tous en l'honneur

De ce grand Empereur !

MATHURIN.

C'n'est pas l'tout encore, mes amis.

Les Villageois.

Quoi donc ?

MATHURIN.

Nos soldats reviennent dans leurs foyers ; cette lettre que Julien, mon filleul, m'écrit, m'apprend que la paix est faite, et qu'il arrive aujourd'hui avec plusieurs de ses camarades.

Les Villageois.

Il se pourrait ?

MATHURIN.

Ah ça, songez qu'il faut que j'nous apprétions à les bien recevoir !

Les Villageois.

De tout notre cœur.

MATHURIN.

Morguienne ! c'est b'en le moins que je puissions faire.

Air : de l'*Intrigue sur les Toits.*

A ces Enfants de la victoire,

Il faut, mes bons amis, soudain

Appréter ici de quoi boire :

Les Guerriers sont amis du vin,

Versons, versons en à plein verre,

Rendons les forces aux soldats ;

Ils ont assez versé, j'espère,

Pour nous, leur sabg dans les combats.

Air : de Chasse.

Préparez tout , allons du courage ;
 De ces Guerriers montrons-nous les amis ;
 La paix , la paix , voilà leur ouvrage ,
 De leurs travaux elle est l'auguste prix.
 Ce jour vous rend , jeune fillette aimable ;
 Le tendre amant qui charme votre cœur ;
 Ce jour vous rend , bonne mère estimable ,
 Le fils chéri qui fait votre bonheur.

Les Villageois reprennent.

Préparons tout , allons du courage , etc. , etc. , etc.

SCENE III.

MATHURIN, GASPARD, (*et les Villageois occupés à dresser des tables*).

G A S P A R D.

Dites donc, père Mathurin, que signifie tout ce tapage ?

M A T H U R I N.

Ça veut dire de bien bonnes choses, allez.

G A S P A R D.

Encore ?

M A T H U R I N.

Vous ne devinez pas ?

G A S P A R D.

Ma foi non.

M A T H U R I N.

J'avons la paix !

G A S P A R D.

Pas possible !

M A T H U R I N.

Rien qu'cela ; et voilà une lettre qui nous annonce que tous les enfans de notre village vont arriver.

G A S P A R D , à part.

Que je suis malheureux ! depuis deux mois, j'avais le projet du plus joli petit in-promptu en l'honneur de nos victoires ; eh bien ! le chef de nos armées ne m'a pas donné le temps de le commencer ; il va plus vite que moi en besogne.

Air : Du lendemain

Jadis pendant la guerre

Qui durait sept à huit ans,

Un auteur pouvait faire

Un poëme de dix chants.

On va si vite en affaire,

Qu'aujourd'hui c'est temps perdu ;

On ne peut pas même faire

Un in-promptu.

M A T H U R I N.

Que dites-vous là, tout seul, M, Gaspard ? vous n'avez pas l'air content.

(6)

G A S P A R T,

Ce sont des idées qui me passent par la tête.

M A T H U R I N.

J'vous demandons ben pardon, c'est que.,

G A S P A R D.

Père Mathurin, parlons d'autres choses.

M A T H U R I N.

D'la, paix.

G A S P A R D.

Non, ce n'est pas cela.

(*Les Villageois sortent lorsqu'ils ont préparé les tables au fond du théâtre.*)

M A T H U R I N.

D'quoi pouvons-nous parler qui soit plus intéressant ?

G A S P A R D.

A votre tour, vous ne devinez pas ?

M A T H U R I N.

Ma fine, non.

G A S P A R D.

De mon mariage avec votre fille ! quel jour décidément voulez vous qu'il soit célébré ?

M A T H U R I N.

Ah j'avons encore le tems !

G A S P A R D.

Mais, le plutôt possible sera le meilleur ; je brûle de posséder..

M A T H U R I N.

D'ailleurs, j'voudrions laisser notre fille maîtresse de choisir l'époque.

G A S P A R D.

Non pas, beau-père, non pas : la belle Juliette n'est pas fort prévenue en ma faveur, et je suis sûr que s'il ne dépendait que d'elle, notre mariage serait rompu.

M A T H U R I N, *à part.*

Ah ! j'en sommes presque sûr ; faut-il qu'il y ait un dédit.

G A S P A R D.

Cependant, j'ai de la fortune, un établissement honorable : maître d'école du canton ! ~~que me manque-t-il ?~~

M A T H U R I N.

Rien, vous avez même quelque chose de trop.

G A S P A R D.

Quoi donc Mathurin ?

M A T H U R I N.

Une misère, quarante années seulement.

G A S P A R D.

J'en ai d'avantage d'expérience.

MATHURIN.

Et voilà justement ce qui vous fait tort.

Air : Trouverez-vous un parlement.

On chérit les anciens soldats
 Qui , dès leur plus tendre jeunesse ,
 Bravant les hasards des combats ,
 Atteignent enfin la vieillesse ;
 Mais , vous savez , dans certain cas ,
 Pour faire l'amoureuse guerre ,
 Que jeune femme n'aime pas
 Un invalide de Cythère.

GASPARD.

Ai-je l'air, s'il vous plaît, d'un invalide de Cythère?

MATHURIN,

Je ne disons pas cela, mais....

GASPARD.

Allez, je suis encore verd; et tel que je suis, voyez-vous, je
 ne me changerais pas pour de certains jeunes gens.

MATHURIN.

J'somme de votre avis.

GASPARD.

Pour rendre son épouse heureuse, est-il besoin d'être jeune?
 non; il suffit de penser, et la jeunesse ne pense pas beaucoup;
 or, je soutiens qu'il faut être d'un âge mûr lorsque l'on veut
 se ranger sous les drapeaux de l'himen; c'est un fait incontes-
 table.

MATHURIN.

Air : de René le sage.

Un vieillard n'est point inconstant,
 Il se plaît auprès de sa dame;
 C'est un ami sage et prudent,
 Qui ne va point de femme en femme.
 Un vieillard, après le plaisir,
 Ne court jamais à perdre haleine;

MATHURIN.

Mais comment pourrait-il courir,
 Bien souvent il marche avec peine.

GASPARD.

Tout cela m'est égal, si je n'obtiens pas la main de votre
 fille, vous savez que je possède un écrit par lequel vous prom-
 mettez de me payer la somme de six mille livres, réfléchissez,
 c'est à vous de faire valoir, sur mademoiselle Juliette, les droits
 que la nature vous a donnés.

MATHURIN.

N'vous inquiettez pas, M. Gaspard, j'frons notre devoir
 d'honnête homme; à part. Maudit dédit si tu n'existais pas....
 haut, mais tenez voilà mon enfant, parlez-y, vous verrez ce
 qu'elle vous dira.

S C E N E I V.

MATHURIN, GASPARD et JULIETTE.

JULIETTE, à part.

Ah ! mon dieu ! c'est encore cet ennuyeux personnage.

G A S P A R D.

Approchez, belle Juliette !

J U L I E T T E.

Pardon, Monsieur, je me retire.

G A S P A R D.

En serais-je la cause, mademoiselle ?

J U L I E T T E.

Mon père sait.

G A S P A R D.

Vous ne dites rien.

M A T H U R I N, à Gaspard.

C'est la timidité, voyez-vous ; elle est encore si jeune.

G A S P A R D.

Il est bon d'être ainsi vis-à-vis les personnes qu'on ne connaît pas, mais avec moi, elle a tort.

M A T H U R I N.

C'est vrai ; songe que dans peu tu dois être son épouse ! et.....

J U L I E T T E.

Ah ! mon père, si vous consentez toujours à cet hymen j'en mourrai de douleur.

M A T H U R I N.

Mon enfant, c'est pour ton bonheur ; avec monsieur, tu ne peux qu'être heureuse.

J U L I E T T E, à part.

Cher Julien !

G A S P A R D.

Oui mignonne, vous serez l'univers entier pour moi.

Air : *C'est le meilleur homme du monde.*

Je ne serai jamais jaloux :

Pour ne pas me rendre incommode ;

Je ne blâmerai point vos goûts :

Vous pourrez suivre chaque mode,

Je serai galant près de vous,

Et d'une bonté sans seconde ;

Enfin, vous aurez un époux ;

Comme on en voit peu dans ce monde.

J U L I E T T E.

Même air.

Moi, je n'ai pas vos qualités,

Aussi faut-il parler sans feindre :

Je crois que, malgré vos bontés,

Vous pourriez être un homme à plaindre.

J'ai le caractère mutin,

Pour un rien tout le jour je gronde ;

Vous auriez une femme enfin,

Comme on en voit tant dans ce monde.

G A S P A R D.

Pure modestie, je me plais à croire le contraire; d'ailleurs; les femmes ne sont pas aussi méchantes qu'on veut bien le dire.

Air: Vaudeville de Lasthénie.

Si les femmes ont des détours,
Des défauts, tous, tant que nous sommes;
Ab! nous en convenons toujours,
C'est qu'elles imitent les hommes;
Et si l'on voit les sentimens
Venir prendre place en nos ames,
Si nous sommes doux, bienfaisans,
C'est que nous imitons les femmes.

M A T H U R I N.

Eh bien! un homme qui dit de si jolies choses ne pourra-t-il pas toucher ton cœur?

J U L I E T T E.

Monsieur,.....

G A S P A R D.

Parlez, Juliette, parlez, un seul mot de votre jolie petite bouche, et je suis au comble de la félicité.

J U L I E T T E.

Vous le voulez monsieur? pardonnez ma franchise, je ne puis devenir votre épouse, un autre possède mon cœur.

G A S P A R D.

Comment mademoiselle!

M A T H U R I N.

Qu'est-ce à dire, un autre possède..... à Gaspard; n'en croyez rien au moins, elle en impose, car si cela était, morbleu! j'm'facherions tout de bon.

G A S P A R D.

Allons de la douceur Mathurin', de la douceur.

M A T H U R I N, à Juliette.

Tu veux donc que je sois ruiné? si tu ne deviens pas madame Gaspard, pourrais-je jamais payer le dédit....., voyons, répond, (*on entend le bruit d'un tambour dans la coulisse*).

G A S P A R D.

Quel bruit se fait entendre, père Mathurin?

M A T H U R I N.

C'est sans doute l'arrivée de Julien et de ses camarades.

J U L I E T T E, étonnée, et avec vivacité.

Julien, mon père?

M A T H U R I N, surpris et à part.

Comme l'nom de mon filleul l'y fait changer d'ton!..... j'me doute de c'que c'est....., faisons-là rentrer pour qu'il n'y ait pas de quiproquo, haut, Juliette....

J U L I E T T E.

Mon père.

MATHURIN.

Rentrez à la maison mademoiselle, *bas*, à Gaspard, c'est qu'je n'veux pas qu'elle s'trouve avec ces militaires, voyez vous.

JULIETTE.

Mais

MATHURIN.

Rentrez vous-dis-je, monsieur veut bien le permettre.

JULIETTE, *à part*, en s'en allant.

Que j'suis malheureuse! je ne pourrai pas voir mon cher Julien; *elle sort.*

GASPARD,

Le bruit semble s'approcher?

MATHURIN.

Ah! ce sont eux, point de doute; tenez v'la Blaisot qui va nous instruire.

S C E N E V.

MATHURIN, GASPARD et BLAISOT.

BLAISOT, *en accourant.*

Air : *Tambour battant.*

J'venons d'voir tous ces militaires

Arriver le sac sur le dos;

A leur mine, on ne croirait guères

Qu'ils sont v'nus sans prendr' de repos:

Chacun d'eux, sur son visage,

Annonce qu'il est bien portant,

Content, content.

Ils sont entrés dans notr' village,

R'lan tamplan, tambour battant.

MATHURIN,

J'allons enfin revoir ces braves enfans!

BLAISOT

Ça n'va pas tarder, ils viennent de ce côté.

MATHURIN.

Allons, monsieur Gaspard, oublions un instant l'amour pour ne songer qu'au plaisir de cette journée.

GASPARD.

Bien volontiers.

BLAISOT.

Tenez, quand j'vous disions qu'ils allaient venir, je n'vous trompais pas, les voici.

S C E N E V I.

MATHURIN, GASPARD, JULIEN, LAVALEUR,
BLAISOT, Soldats, Paysans et Paysannes.

LES VILLAGEOIS.

Air : *chantons les matines de Cythère.*

Non plus de chagrin, plus de souffrance,

Amis, répétons toujours en chœur,

Vive les guerriers dont la vaillance

Vient de nous assurer le bonheur.

(11)

JULIEN.

O jour fortune ! jour plein de charmes !
Quoi, nous revoyons encor ces lieux !
Nous ne ferons plus couler de larmes,
La paix nous rend tous enfin heureux.

Les Villageois.

Non, plus de chagrin, plus de souffrance,
Amis, répétons toujours en chœur,
Vive les guerriers dont la vaillance
Vient de nous assurer le bonheur.

MATHURIN, *aux Militaires.*

Air : rions, chantons, aimons, buvons.

Mes amis, puisque le destin
Nous fait jour d'votre présence,
Ce n'est que le verre à la main
Qu'il faut renouveler connaissance.
Buvons un coup, là, sans façon,
A la santé de chaque brave :

LAVALEUR.

Comme tous nos soldats le sont,
Nous pourrions vider votre cave.

MATHURIN.

Tant mieux ! je n'pouvons pas choisir une plus belle époque.

GASPARD.

Ah ça, messieurs, dites-moi donc un peu, comment diable
avez vous fait, pour vaincre un aussi formidable ennemi, et
surtout en aussi peu de tems ?

JULIEN,

Les Français n'aimant point la guerre, se hâte de battre
son ennemi, pour faire promptement la paix.

Air : l'himen est un lien charmant.

Sous les étendards du héros
Que l'univers craint et révere,
On le voit terminer la guerre,
Sans avoir pris aucun repos ;
Rien ne résiste à son courage,
Par-tout il trouve des succès ;
Mais il gémit dans le carnage,
Aussi la victoire et la paix,
Sont ses compagnes de voyage.

Même air.

En cueillant d'immortels lauriers,
Le soldat expose sa vie ;
Mais, a-t-il sauvé sa patrie,
Fier il rentre dans ses foyers ;
Pour gagner son heureux ménage,
Il marche et la nuit et le jour,
Et pour ranimer son courage,
La gaité, Bacchus et l'Amour
Sont ses compagnons de voyage.

MATHURIN.

En ce cas buvons,

(12)

JULIEN,

Oui, au plus grand Capitaine de l'univers, à Napoléon!
Soldats et Villageois

A Napoléon!

JULIEN.

Air: du vaudeville de l'avare et son ami.

Ah! puisse encor longtemps la France
Posséder un tel Empereur:

NAPOLEON, par sa puissance,

Saura captiver le bonheur.

Vous qui lui donnez la victoire,

Pour rendre les français heureux,

Puissiez-vous le faire, grands dieux!

Vivre autant que vivra sa gloire.

Même air.

Vous, braves Maréchaux d'Empire,

Qui ne fûtes jamais battus,

Vous, que le monde entier admire,

Recevez nos justes tributs;

En suivant vos pas, on peut croire

Que l'on obtiendra des succès;

Car vous ne connûtes jamais

Que le chemin de la victoire.

MATHURIN.

Allons, encore un coup.

LAVALEUR.

A la digne campagne du Pacificateur de l'Europe!

MATHURIN.

Bien dit.

Soldats et Villageois.

A la digne campagne du Pacificateur de l'Europe!

LAVALEUR.

Air: aussi-tôt que la lumière.

A l'auguste JOSÉPHINE,

La mère des malheureux,

A cette Reine divine;

Mon cœur ose offrir des vœux;

Que toujours à l'indigence

Elle accorde ses faveurs;

Elle aura, sans cesse en France,

Un trône dans tous les cœurs.

BLAISOT.

Dites donc, monsieur Lavaleur, là, d'où ce que vous d'venez,
on dit qui fait b'en froid, comment fait-on pour tenir son
fusil, quand on a les mains gourdes?

MATHURIN.

On souffle dans ses doigts,

LAVALEUR.

On ne songe pas à se plaindre du froid, lorsqu'on est
sous les armes!

Air : du Jardin de la vie

Lorsqu'on est en bataille,
Cent pièces de canon
Vomissent la mitraille
Au sein d'un bataillon :
Là, quoique redoutable,
On se trouve en défaut ;
Auprès d'un feu semblable,
Il fait souvent trop chaud.

B L A I S O T.

Quant à moi, j'suis b'en de votre avis : j'aimerais tout
autant être dans la neige jusqu'au cou, qu'auprès d'un pareil feu,

J U L I E N.

Tu n'es pas brave.

B L A I S O T.

J'aime mieux être poltron et vivre longtemps.

L A V A L E U R.

Lorsqu'on succombe au champ d'honneur, votre nom passe
à la postérité !

B L A I S O T.

La belle chose !

Air : de l'Opéra comique.

D'aller à la postérité,
Comme un autre j'aurais l'envie,
Si l'on pouvait, en vérité,
Y passer, lorsqu'on est envie.
Moi, je trouve peu naturel,
Que de la vie on vous délivre,
Et que, pour se rendre immortel,
L'homme cesse de vivre.

M A T H U R I N.

Mes amis, notre Empereur doit être bien content de vous ?

J U L I E N.

Autant que nous le sommes de lui !

M A T H U R I N.

Ça veut dire beaucoup.

G A S P A R D.

Quel héros, que cet homme là !

L A V A L E U R.

Quel prodige !

J U L I E N.

Ah, ah, il fallait le voir avec l'Empereur Alexandre !
jour mémorable ! spectacle enchanteur ! on parlera longtemps
de l'entrevue sur le Niémen.

Air : tout le long, le long de la rivière.

Pour contempler ces Souverains,
Qui tous deux fixent les destins
Des autres Puissances du monde,
Chacun accourait à la ronde ;

Ce qui rendait en cet état
Encore un plus brillant éclat,
C'était de voir la grande Armée entière,
Tout le long, le long, le long de la rivière.

L A V A L E U R.

Si vous aviez vu ces Empereurs ensemble, vous ne penseriez pas aux fatigues du voyage.

Air : du vaudeville des Visitandines.

Amis de la paix, de la gloire,
Ces Monarques, sur un Radeau,
En s'embrassant, ont à l'histoire,
Préparé le plus beau tableau.

G A S P A R D.

Faut-il vous parler sans mystère ?
Je crois que le maître des cieux
Leur donna le jour à tous deux,
Pour régler le sort de la Terre.

M A T H U R I N.

Ah ça, camarades, vous avez marché toute la journée, et vos corps ne sont pas de fer ; s'il y en a parmi vous qui veuille se reposer, pas de gêne, au moins.

J U L I E N.

J'accepte votre offre pour nos compagnons, une heure de sommeil ne leur fera point de mal.

L A V A L E U R.

Mais, avant de nous quitter, il me semble qu'il serait à propos de vider nos verres.

M A T H U R I N.

Ça va sans dire, morguienne.

L A V A L E U R.

Air : allons au Pré St.-Gervais.

Allons, qu'un heureux repos
Rende à chacun toutes ses forces ;
Allons, qu'un heureux repos
Rende notre corps plus dispos.

Les Soldats ensemble.

Allons qu'un heureux repos,
etc., etc., etc.

G A S P A R D.

Mais nous boirons à rasades,
Lorsque vous serez plus frais ;
Car il faut, chers camarades,
Fêter la paix.

Les Soldats ensemble.

Allons, qu'un heureux repos,
etc., etc., etc.

MATHURIN, à Julien qui reste sur le devant du théâtre.
Eh ben, estc'que tu ne viens pas avec nous ?

JULIEN.

Non, père Mathurin ; mais je désirerais avoir un moment d'entretien avec vous et Juliette.

MATHURIN, *à part.*

Je le voyons venir, *haut*, dans un moment je suis de retour.

LAVALEUR.

Quant à moi, mes amis, je vais visiter le pays ; vous avez des affaires ensemble, je vous laisse ; au revoir.

GASPARD, *à part.*

Pendant ce temps, moi, je vais mettre la dernière main au petit divertissement que je veux donner à la charmante Juliette.

Tous les Soldats en s'en allant reprennent le refrain

Allons, qu'un heureux repos,

etc., etc., etc.

SCÈNE VII.

JULIEN, BLAISOT.

JULIEN *arrête Blaisot qui va pour sortir.*

Dis-donc, mon ami Blaisot, j'aurais deux mots à te dire.

BLAISOT.

Cinq si vous voulez, je suis à vous.

JULIEN

Tu vois quelquefois Juliette ?

BLAISOT.

Tous les jours.

JULIEN.

Que fait-elle ?

BLAISOT.

Ma foi j'en sais rien ; si vous me demandiez ce qu'elle va faire, je pourrais vous répondre.

JULIEN.

Eh bien, parle.

BLAISOT.

Vous avez vu notre magister ?

JULIEN.

Dans l'instant.

BLAISOT.

Dame, c'est un luron monsieur Gaspard.

JULIEN.

Après.

BLAISOT.

Il va épouser mademoiselle Juliette.

JULIEN.

Lui ?

BLAISOT.

En propre personne.

JULIEN.

O dieu !

Qu'est-ce que vous avez donc ?

J U L I E N.

Mon ami ! Juliette ne peut m'avoir trahi : toutes ses lettres ne respirent que la plus vive tendresse, et son cœur est trop pur pour m'avoir abusé . . . ! Mais moi-même je veux m'assurer de ce que tu viens de m'apprendre, c'est de la bouche de Juliette qu'il faut que je sache la vérité.

B L A I S O T, *à part.*

J'crois que le magister aura du fil à retordre ; monsieur Julien ressemble comme deux gouttes d'eau à un amoureux ; mais chut ! ça ne me regarde pas.

S C E N E V I I I.

JULIEN, MATHURIN, JULIETTE, BLAISOT.

JULIEN, *comme il va pour entrer chez Mathurin, il rencontre Juliette.*

Ma chère Juliette !

J U L I E T T E.

Mon cher Julien !

M A T H U R I N.

Eh bien, dites donc, vous vous embrassez terriblement.

B L A I S O T, *à part.*

Je ne me suis pas trompé.

J U L I E N.

Père Mathurin, il faut que je vous dévoile un secret que j'avais juré de garder jusqu'à mon retour en ces lieux ; j'adore votre fille, et j'ai le bonheur d'en être aimé ; mais je viens d'apprendre que vous la destinez à Gaspard : j'ose croire que vous ne voudriez pas la sacrifier en lui donnant un homme qui n'a jamais su lui plaire.

M A T H U R I N.

Eh malheureux ! pourquoi m'avoir fait un mystère de ton amour ? maintenant je n'ai plus la possibilité de combler ton désir ; Gaspard a ma parole ; il possède un dédit, que je ne pourrai jamais payer, si je ne lui donne pas Juliette.

J U L I E N.

De quelle somme est ce dédit ?

M A T H U R I N,

Six mille livres.

J U L I E N.

Hélas ! ma fortune ne suffirait pas pour les solder mais si l'on pouvait ravoir le billet ?

M A T H U R I N.

Ma fille est à toi.

J U L I E N, *très - vivement.*

Ma chère Juliette ! je suis au comble de mes vœux.

J U L I E T T E, *ransportée.*

Mon père !

M A T H U R I N, *étonné.*

Comment ?

(17)

J U L I E N .

Demain, aujourd'hui, dans une heure, peut-être, rien ne s'opposera à ma félicité.

B L A I S O T .

Ah mon dieu, c'que c'est que d'être amoureux !

M A T H U R I N .

Mais, en si peu de temps, que prétends-tu faire ?

J U L I E N .

Air : *Du tableau en litige.*

Le français a l'humeur légère,
L'obstacle peut le rebuter ;
Mais, lorsqu'un objet sait lui plaire,
Rien ne saurait lui résister :
Un projet, fut-il téméraire,
Par lui s'exécute au moment ;
En amour, ainsi qu'à la guerre,
Il marche droit au dénouement.

Ma chère Juliette, et vous, bon Mathurin, rentrez ; toi Blaisot, tache de trouver Lavaleur ; dis lui qu'il vienne de suite ici, que j'ai des choses de la plus haute importance à lui communiquer.

B L A I S O T .

Laissez-moi faire, je lui conterai tout cela en route, *en s'en allant*, j'ai b'en dans l'idée que le magister n'aura pas la peine de se marier.

M A T H U R I N .

Viens, ma bonne Juliette, laissons - les faire puisqu'ils vont travailler à ton bonheur.

J U L I E N .

J'irai vous instruire de tout ce qui se passera, adieu ma chère Juliette.

M A T H U R I N .

Nous t'attendons avec impatience.

S C E N E I X .

J U L I E N , *seul.*

O ma chère Juliette ! quel sort on te réservait. Toi l'épouse de Gaspard ! d'un homme que tu détestes ; non, non, maudit magister, cesse de le penser. J'aime, j'adore Juliette ; elle me paye de retour, et ne sera jamais à d'autre qu'à moi.

Air : *du Pied de Mouton.*

Charmant objet de ma tendresse,
O toi qui possède mon cœur,
Ne crains rien, ma chère maîtresse,
Nous allons goûter le bonheur ;
Oui, nous serons, je te l'assure,
Unis tous les deux en ce jour :
On obéit à la nature,
Lorsqu'on suit les lois de l'amour.

Ce dédit cependant m'inquiète ; la somme en est trop forte pour que je puisse l'acquitter , et malheureusement le père Mathurin n'est pas plus riche que moi , que faire ? Lavaleur vient de ce côté. Ah ! tant mieux ; ce bon camarade pourra m'aider à me tirer d'embarras.

S C E N E X.

JULIEN, LAVALEUR, à demi-ivre, BLAISOT:
L A V A L E U R.

Qu'est - ce que Blaisot vient de m'apprendre ? ce vieux Gaspard veut te souffler ta maîtresse, triple bayonnette, et tu souffres cela ?

B L A I S O T.

Vous êtes bon là, vous. Il semblerait que monsieur Julien peut en empêcher.

L A V A L E U R.

Mille canons ! une fille n'est pas si difficile à enlever qu'une redoute.

Air : *j'étais bon chasseur autrefois.*

Je t'ai vu monter à l'assaut,
Et faire plus d'une prouesse ;
Aujourd'hui tu vas, comme un sot,
Te laisser ravir ta maîtresse.
Le magister ne l'aura pas,
Non, j'irais plutôt, quoiqu'il fasse,
J'irais l'arracher de ses bras,
Même l'épouser à ta place.

J U L I E N.

Trêve de plaisanterie.

L A V A L E U R.

En ce cas, je vais te raconter quelque chose qui pourra te faire plaisir ; écoute : non loin d'Ostrolenka.....

J U L I E N.

Mon ami, il s'agit de ravoïr le dédit que possède ce maudit magister.

L A V A L E U R.

Je pense, ainsi que toi, que cela est urgent, très - urgent même ... ! Je disais donc, que non loin d'Ostrolenka, pendant que les deux armées se battaient.....

J U L I E N.

Oui, oui, je sais tout cela.

L A V A L E U R.

Veux-tu bien me laisser achever..... ! non loin d'Ostrolenka.

J U L I E N.

Comme tu me fais souffrir !

L A V A L E U R.

Hein, n'est - il pas vrai que le moyen employé par ce jeune polonais, pour ravoïr le dédit qui l'empêchait d'épouser sa tendre Patrickionski, c'est le nom de la belle, était fort bon puisqu'il a réussi.

JULIEN, *vivement.*

Que veux-tu dire ?

LAVALEUR.

Si tu veux imiter ce jeune homme, je t'offre mes services.

JULIEN.

Je ne te comprends pas.

LAVALEUR.

Tu disais tout à l'heure que tu connaissais cette aventure.

JULIEN, *très-vivement.*

Eh non, parle.

LAVALEUR.

Voilà ce que c'est : deux jeunes gens s'aimaient, comme Juliette et toi ; le père avait promis la main de sa fille à un vieux et ridicule personnage, comme a fait le père Mathurin ; il y avait un dédit, si la petite refusait d'épouser le barbon, comme il y en a un, si Juliette ne veut pas épouser Gaspard ; l'amant revient de la guerre, comme tu en arrives, il se désespère, comme tu fais ; il n'était pas riche, c'est comme toi ; si bien donc qu'il usa de ruse, comme il faut que tu fasses ; il avait un ami, comme tu en as un, et cet ami, habile comme je le suis, trouva un moyen sûr ; et ce moyen c'est

Lorsqu'il s'aperçoit que Blaisot les écoute, il dit bas à l'oreille de Julien, le moyen qu'il faut employer.

Haut. Tu comprends ?

JULIEN, *transporté.*

Ah ! mon cher Lavaleur, tu me rends la vie.

BLAISOT.

Je n'sais pas ce qu'ils se sont dit, mais c'est égal, ça m'a l'air tout d'même b'en imaginé, et cela me fait croire qu'on a terriblement d'esprit en Pologne.

LAVALEUR.

Ne dis pas de mal des Polonais !

Air : fidèle époux, franc militaire.

Par-tout, en se couvrant de gloire,

Ils ont moissonné des lauriers ;

Et sur le char de la victoire ;

Ils sont rentrés dans leurs foyers.

Vainqueurs dans mainte et mainte affaire,

Ils ont prouvé, les Polonais,

Qu'ils sont vraiment dignes de faire,

La guerre à côté des français.

JULIEN.

Mon ami, j'aperçois Gaspard.

LAVALEUR.

Tant mieux, nous allons commencer l'attaque ; mais toi, comme je te destine pour l'armée de réserve, va trouver Mathurin, dis-lui que je suis aux prises avec l'ennemi, et que dans un instant j'espère l'avoir mis en déroute, tu m'entends ? ne perds pas une minute.

JULIEN, *en entrant chez Mathurin.*

Compte sur ma reconnaissance.

LAVALEUR.

Ne parle pas de cela.

BLAISOT, *regardant dans la coulisse.*

Tiens ! qu'est-ce donc qu'il font là bas ? ils ont tous des bouquets ! ils sont tous en danse ! ah ! il faut que j'voyons ça. *Il sort.*

S C E N E X I.

LAVALEUR, *seul.*

Ce que c'est que les amoureux ! un rien les désespère, un rien les console pauvre humanité !

Air : du Panorama.

Toujours sur le champ de bataille,
Et sans redouter le trépas,
Malgré les bombes, la mitraille,
Le français chemine à grands pas ;
Mais, quand l'amour règne en son ame,
Il se trouble, on le voit, morbleu,
Souvent trembler près d'une femme,
Plus qu'un poltron ne tremble au feu.

On entend chanter dans la coulisse.

Ils me semblent bien gais ; laissons les venir. *Il chante : ça ne dur'a pas toujours. Les voici ; en action.*

S C E N E X I I.

LAVALEUR, GASPARD, *un bouquet à la main, ainsi que tous les villageois*, BLAISOT, *Soldats, Villageois, Villageoises.*

Tous en chœur.

Air : de l'anglaise.

Allons, que la gaité
Nous enflamme sans cesse,
Chantons avec ivresse,
La gloire et la beauté.

G A S P A R D.

Puisque la paix
Règne à jamais ;
Tous réunis,
Il faut, mes chers amis,
Dans ce séjour,
Fêter l'amour,
Et la paix, tour-à-tour.

Tous, en chœur.

Allons, que la gaité
Nous, etc., etc., etc.

LAVALEUR, *à part.*

Chantez, mon cher monsieur Gaspard, vous allez bientôt changer de ton,

G A S P A R D, *apercevant Lavaleur.*

Que faites-vous donc là, tout seul, monsieur Lavaleur? Vous m'avez l'air d'être bien triste.

L A V A L E U R.

Je réfléchis sur les vicissitudes humaines. Ce que c'est que de nous, monsieur Gaspard! ah! nous sommes des êtres bien fragiles...! Ce pauvre Julien... qui l'aurait cru...!

G A S P A R D.

Lui serait-il arrivé quelque chose de fâcheux?

L A V A L E U R.

Un événement des plus funestes, monsieur Gaspard! lui, ce brave Julien qui a fait six campagnes, et vous savez quelles campagnes! Eh bien, ce cher camarade, dans ce moment... verse des larmes comme un enfant... mille bombes, un soldat verser des larmes!

G A S P A R D.

Elles font l'éloge de son cœur.

Air : du vaudeville de la Revue de l'an 6.

Faut-il qu'on ait, quoique soldat,
Honte de voir couler ses larmes,
Sachez, pour l'homme délicat,
Que les pleurs ont toujours des charmes;
On doit les respecter, vraiment,
Les pleurs annoncent un cœur tendre:
Mon ami, ce n'est qu'au méchant,
Que l'on n'en voit jamais répandre.

L A V A L E U R.

Malheureux Julien...! ah, ça me fait une peine!

G A S P A R D.

Mais enfin, que lui est-il donc arrivé?

L A V A L E U R.

A lui? ... rien du tout. Vous connaissez Juliette, la fille de Mathurin.

G A S P A R D.

Ma chère Juliette! Tous ces bouquets et tous ces préparatifs sont pour cette charmante enfant.

L A V A L E U R.

Mon cher monsieur Gaspard, je crains bien que vous en soyez pour votre peine.

G A S P A R D.

Que voulez-vous dire?

L A V A L E U R.

Mademoiselle Juliette, dans ce moment, est à la dernière extrémité.

G A S P A R D.

Comment à la dernière extrémité?

L A V A L E U R.

Pas d'avantage, heureusement.

BLAISOT, *aux Villageois.*

Dites donc les autres ; adieu la fête , mademoiselle Juliette s'est avisée de tomber malade ; par exemple , il faut avoir le caractère b'en mal tourné pour avoir choisi un jour de cérémonie.

G A S P A R D.

Cela lui est donc survenu bien vite , monsieur Lavaleur ?

L A V A L E U R.

Subitement , en apprenant l'heureuse nouvelle de son mariage avec vous.

G A S P A R D.

Je cours , sur le champ , voir cette petite innocente.

L A V A L E U R , *le retient fortement.*

Mille bombes ! je vous le défends.

G A S P A R D , *se fachant.*

De quel droit , monsieur , me retenez-vous ?

L A V A L E U R.

Vous m'interressez , monsieur Gaspard , et je ne vous quitte pas. Mon camarade Julien est auprès de Juliette ; et il a juré que si vous approchiez de la maison , vous étiez un homme mort.

G A S P A R D.

Vous m'êtes fait frémir !

BLAISOT, *aux Villageois.*

Il me semble que ça devient du sérieux ; dame moi , c'est que je ne me mêle pas de leur querelle d'abord.

L A V A L E U R.

Je réponds de vos jours jusqu'au parfait rétablissement de Juliette ; si le malheur veut qu'elle succombe ; ma foi , je n'en réponds plus.

G A S P A R D.

Mais permettez.

L A V A L E U R.

Rien , monsieur , vous êtes le rival de mon camarade , et par conséquent son ennemi , et vous savez comment nous arrêçons nos ennemis.

G A S P A R D.

Je ne pourrai pas la voir.

Air : ça fait toujours plaisir.

Faudra-t-il qu'elle meure ,

Et que je n'y sois pas !

Hélas ! dans sa demeure ,

Je veux porter mes pas.

De celle qu'on adore ,

Lorsqu'on peut recueillir

Une parole encore.

Et le dernier soupir ;

Ça fait toujours plaisir.

L A V A L E U R.

Tenez , voilà le père Matherin et Julien , arrangez-vous avec eux.

SCÈNE XIII.

Les mêmes, MATHURIN, JULIEN.

GASPARD.

Ah ! père Mathurin, serait-il vrai que votre fille ? ...

JULIEN.

Elle est victime de sa soumission ; c'est vous qui êtes la cause de notre malheur.

LAVALEUR, *bas à Julien.*

Du courage tout va bien.

BLAISOT.

En vérité, c'est pis qu'un guignon : c'matin j'croyons b'en nous divertir, eh pas du tout, il faut, ce soir, que je pleurons, c'est que je ne pourrai jamais pleurer moi.

GASPARD.

Mais comment se peut-il ?

MATHURIN.

Pouvez-vous le demander ; tantôt, comme vous savez, j'avons parlé à Juliette du dédit qu'il faudrait vous payer, si elle ne consentait pas à vous épouser ; quand je me suis trouvé seul avec elle je lui en ai encore parlé ; j'avons brusquée un peu, je l'avoue, joint à cela le saisissement qu'elle a éprouvé en apprenant que Julien était de retour ; toutes ces choses réunies ont fini par conduire ma malheureuse fille aux portes du tombeau.

GASPARD.

Infortuné que je suis !

LAVALEUR.

Ah ! monsieur Gaspard, vous un homme sensé, vous avez pu contrarier l'inclination d'une jeune personne, ah ! si, cela n'est pas beau.

BLAISOT, *en colère.*

Tenez, moi je vais dire à tout l'village que vous avez voulu épouser c'ta pauvre mademoiselle Juliette, malgré elle, et que vous vouliez ruiner son père, s'il ne la forçait pas de vous donner sa main ; je m'envais dire encore à tous ces braves militaires que c'est vous qui êtes cause que j'sommes dans l'affliction, pour l'jour de leur arrivée et de la fête de la paix ; je m'envais leur conter tout ça. . . . Qui que vous voulez que je fassions de tous vos bouquets ? puisque mademoiselle Juliette n'est plus de ce monde, pour que je puissions les lui offrir ; venez, venez nous chercher à présent pour donner des divertissemens, je veux b'en que le loup me croque si vous m'y rattrapez jamais.

GASPARD.

Ah ! mes amis, que vous me connaissez mal : si j'avais pu prévoir l'extrême répugnance de l'intéressante Juliette, à me rendre le plus heureux des hommes, j'aurais anéanti à ses yeux le fatal écrit qui me donnait des droits à sa main. . . !

il tire le dédit de sa poche : le voilà ce dédit qui cause à tous notre affliction, reprenez-le Mathurin, reprenez-le.....

MATHURIN.

Conservez-le toujours et qui vous rappelle le mal qu'il m'a fait.

GASPARD.

Non, reprenez-le, vous dis-je, et puissiez-vous oublier les trots que j'ai à me reprocher.

Julien fait signe aux Villageois de se taire, et va chercher Juliette qui vient prendre le dédit.

S C E N E X I V et dernière.

MATHURIN, LAVALEUR, GASPARD, JULIEN, JULIETTE, BLAISOT, Soldats, Villageois et Villageoises dans le fond du théâtre.

GASPARD, se retournant aperçoit Julien.

Juliette!....

JULIETTE.

Qui vous remercie du présent que vous voulez bien lui faire.

GASPARD.

Je suis joué!

MATHURIN.

Tenez, M. Gaspard, vous êtes un brave homme; votre âge ne pouvait pas cadrer avec celui de Juliette, convenez-en de bonne foi, en l'épousant vous auriez fait deux malheureux, ainsi pardonnez leur ce stratagème, et oubliez le petit chagrin que nous vous avons causé, pour vous livrer avec nous aux plaisirs de cette journée.

Villageois et Villageoises.

Allons monsieur Gaspard!

GASPARD.

Cependant le trait est bien cruel! mais comment vous résister? Mes amis, ne parlons plus du passé.

JULIEN.

Air : toujours de trinquer avec nous.

Allons, allons, mes chers amis,

Bannissons la tristesse,

Que l'Amour, Bacchus et les Ris

Nous gouvernent sans cesse.

N'ayons qu'un desir,

Celui de jouir;

Point de mélancolie,

Vive le plaisir!

Pour se divertir,

C'est trop peu de la vie!

Tous en chœur.

N'ayons qu'un desir,

&c., &c., etc.

GASPARD.

Ah ça, mon cher Julien, et vous belle Juliette, que le petit divertissement que j'avais préparé pour mon mariage, serve à célébrer le vôtre.

(25)

B L A I S O T.

A la bonne heure, au moins, quand vous nous faites rire c'est plus gai. Père Mathurin, si, pour couronner l'œuvre, vous nous chantiez cette petite ronde; vous savez?....

G A S P A R D.

Laissez-donc; votre ronde, monsieur, j'ai fait des couplets pour la paix, moi: si l'on veut me le permettre, je les ferai entendre; on plutôt je vais vous les donner à chanter.

L A V A L E U R.

Ah! nous n'avons pas besoin d'interprète quand il s'agit de chanter la paix, et surtout le héros qui nous la donne.

~~~~~  
V A U D E V I L L E.

L A V A L E U R.

*Air : dans la paix et l'innocence.*

Deux Grands Souverains du monde,  
Abusés par les Anglais,  
Croyaient, sur terre et sur l'onde,  
Donner des lois aux Français;  
NAPOLÉON, ce bon père,  
Méprisant tous leurs projets,  
Chez ceux qui voulaient la guerre,  
En héros porta la paix.

M A T H U R I N.

Tremble, perfide Angleterre,  
Tes complots s'ront sans effets;  
En vain, tu voudrais en guerre,  
Lutter avec les Français;  
Nous aimons bientôt, j'espère,  
Déjoué tous tes projets;  
Malgré-nous, tu veux la guerre;  
Malgré-toi, tu feras la paix.

J U L I E N.

Pouvant conquérir la Terre,  
Et commander en vainqueur,  
Notre Monarque préfère  
Être pacificateur:  
Ce Héros, couvert de gloire,  
Au milieu de ses succès,  
Sur le champ de la Victoire,  
Vole au Temple de la Paix.

B L A I S O T.

La femme du bon Grégoire,  
Pour recevoir son amant,  
A plein verre, verse à boire  
A son époux imprudent;  
Et, lorsqu'il est dans l'ivresse,  
Nos amants, avec succès,  
Pour se prouver leur tendresse

## G A S P A R D.

Fillettes, il n'est pas sage  
 De prendre pour compagnon,  
 Un jeune époux ; en ménage,  
 Il faut choisir un barbon :  
 Un mari, dans la jeunesse,  
 Tourmente nuit et jour ;... mais,  
 Lorsqu'il est dans la vieillesse,  
 Sa femme sommeille en paix.

J U L I E T T E , *au public.*

Comptant sur votre indulgence,  
 A la hâte, deux Auteurs,  
 Des ennemis de la France,  
 Ont célébré les Vainqueurs.  
 Ne leur faites point la guerre,  
 N'employez-point les sifflets :  
 Toujours, avec le Parterre,  
 Ils veulent rester en paix.

*Tous reprennent en chœur.*

Ne leur faites point la guerre,  
 N'employez-point les sifflets :  
 Toujours avec le Parterre,  
 Ils veulent rester en paix.

20 JY 63

---

*Aussitôt ce couplet fini, on entend une musique guerrière. Le rideau du fond se lève et laisse percevoir le buste de Napoléon, couronné par la victoire ; le théâtre se trouve illuminé par une décoration transparente : on exécute un ballet villageois, à la suite duquel on tire un feu d'artifice ; les personnages de la pièce, ainsi que les danseurs, sont groupés de différentes manières, ce qui forme un tableau général.*

Le Rideau tombe aux cris de vive L'EMPEREUR, vive NAPOLÉON.